

L’ANNEAU DU LEVANT

Un roman d’Isabelle Corlier

Résumé de l’épisode précédent : Ce qui n’était en apparence qu’un accident malheureux s’avère être un nouveau meurtre.

VIII

Contre toute attente, Frank avait tenu à faire l’annonce du décès de Killian dès la fin de match, le sifflet de l’arbitre résonnait encore dans les tribunes. La voix mal assurée, crachottante et déformée par le mauvais micro, l’entraîneur avait bâclé un hommage rapide et largué la bombe dans l’arène avant de s’enfuir vers les vestiaires, furieux et malheureux. La victoire avait été amère. Il n’avait épargné personne, le périmètre du stade entier était zone sinistrée. Les joueurs étaient tombés sur le terrain, en larmes, traumatisés par la perte soudaine de leur ami ; les supporters, foudroyés, avaient ravalé en hâte leurs chants de victoires devenus déplacés ; les Virtonais s’étaient éclipsés dans un silence de mort, pressés de fuir les lieux. Ophélie était restée clouée en bordure de pelouse, face à l’entrée des vestiaires, médusée, incapable d’affronter le désarroi de

l’équipe. Les hommes l’avaient contournée, frôlée au passage, sans animosité affichée, mais elle avait senti leurs questions peser sur sa nuque, leur colère la darder de part en part. Elle s’était recroquevillée au fond d’elle-même, honteuse. Coupable.

— Pourquoi vous ne l’avez pas sauvé ? Pourquoi vous n’avez rien fait ?

Elle avait tressailli, avait ouvert les yeux d’un coup. Le terrain était vide. Déchirée, elle avait contemplé une dernière fois le long rectangle vert sur lequel Killian avait trouvé la mort. Deux hommes en coupe-vent vert et blanc faisaient la tournée des tribunes. Inlassables, ils arpentaient chaque gradin dans un mouvement de piston, ramassaient les gobelets de plastiques, paquets de chips et reliefs de nourritures abandonnés pour les entasser dans un gros sac poubelle. Ophélie les suivit des yeux, fascinée et envieuse. Elle aurait aimé avoir les mêmes dans sa tête et dans son cœur, pour nettoyer et envoyer valser toute la scorie de cette dernière semaine. Un raclement de gorge avait attiré son attention, elle avait fait volte-face.

— J’en fais quoi ?

Martin lui avait indiqué les sacs qui traînaient encore sous le banc de la guérite. L’adolescent avait les yeux rougis par les larmes et reniflait dans sa manche. Déphasé. Ophélie avait redressé les épaules, inspiré une longue goulée d’air. Ragaillardie, elle lui avait passé un bras autour des épaules et l’avait entraîné à sa suite.

Tim avait refusé de les suivre.

— Il faut que je reste avec la dépouille. On n’a pas encore eu tous les résultats toxicologiques et je ne sais pas quand le parquet va débarquer. Et puis, il faut que je…

Sa voix s’était brisée sur les derniers mots. Il y avait eu un blanc et Ophélie, pudique, avait écarté le téléphone de son oreille, mais le médecin s’était repris et, d’une voix monocorde, avait martelé la fin de la phrase.

— Il faut que j’appelle sa mère.

La jeune femme avait réprimé un hoquet horrifié, mais la communication était déjà coupée.

— Ça va ?

Ophélie avait hoché la tête, distraite. Martin alignait les sacs d’équipement médical dans la soute du car. Le véhicule, frappé aux couleurs de l’Union, s’était rangé le long de l’entrée latérale, sur le parking principal, forçant les joueurs à traverser la totalité du bâtiment. La jeune femme avait rencontré le regard furtif de l’entraîneur. Il avait esquissé un sourire malheureux, éphémère, assez appuyé, cependant, pour en saisir la délicate attention. Il n’avait pas voulu leur faire parcourir le même chemin qu’avec la civière. Il y aurait un temps pour ressasser ces souvenirs. Plus tard. Ce soir, c’était trop cruel. Elle avait suivi les manœuvres de l’adolescent avec attention, rectifié l’emplacement de quelques sacs.

— Il y a de l’équipement fragile, là-dedans, des médicaments. Il faut faire gaffe.

La soute était presque pleine, les sacs entassés pêle-mêle, sans ordre ni ménagement. Elle les avait comptés, s’était immobilisée.

— Quelqu’un a repris les affaires de Killian ?

— Le doc les avait pas avec lui dans l’ambulance ?

Ophélie avait secoué la tête.

— C’était sa mallette.

Martin l’avait dévisagée, perplexe. Les joueurs étaient déjà installés, le chauffeur fermait les portes latérales, montait les escaliers. Ophélie poussa l’adolescent vers l’entrée.

— Dis à Frank que j’arrive. Je n’en ai pas pour longtemps.

Elle s’était ruée vers l’entrée la plus proche. L’arrière. Avait filé le long du couloir en direction des vestiaires. Le bâtiment vide et à moitié éteint résonnait de ses pas. Ils se répercutaient en échos sur tous les murs, se perdaient ensuite dans l’ombre. Un frisson désagréable lui glissa le long de l’échine, l’impression d’une présence invisible et malveillante, comme un spectre qui étendrait ses doigts décharnés pour lui caresser les cheveux. Elle avait atteint le vestiaire en nage, la nuque hérissée. Des perles de sueur froide lui roulaient le long du dos, entre les reins. Ses mains avaient tremblé à la recherche de l’interrupteur et son cœur n’avait retrouvé un peu de calme que dès qu’elle s’était retrouvée noyée dans la lumière froide et aseptisée du local. Pour se donner courage, elle s’était moquée de sa propre lâcheté, mais avait quand même claqué la porte derrière elle.

— Idiote !

Elle avait retrouvé le sac de Killian abandonné dans l’un des casiers, l’avait rempli à la hâte, dans un geste mécanique. Les vêtements du jeune Nigérian empestaient son eau de toilette, une essence hors de prix au parfum musqué et capiteux qui avait été une source de plaisanteries sans fin entre les footballeurs. Ophélie avait senti les larmes lui monter de nouveau aux yeux et un sanglot lui étrangler la gorge. Elle avait fermé les yeux, s’était abandonnée un moment à ce nouveau deuil qui la frappait. Un courant d’air froid lui avait effleuré l’épaule dans un soupir. La jeune femme avait hurlé, s’était retournée d’un bond. Dans sa précipitation, son coude avait heurté la porte du casier, le vantail s’était refermé dans un grondement métallique. Le cœur au bord des lèvres, tremblante sous l’effet de l’adrénaline, la jeune femme avait affronté le silence et le vide de la pièce. Excédée, mal à l’aise sans en identifier les raisons, elle s’était emparée du sac, avait vérifié le casier une dernière fois, d’un coup d’œil rapide, et avait filé vers la porte. Le couloir était plongé dans l’obscurité. Les deux préposés au nettoyage avaient dû finir leur ronde et éteindre toutes les lumières. Elle avait une trentaine de mètres à parcourir jusqu’à la porte. Une peur irrationnelle la tétanisait, pourtant elle ne pouvait pas rester là. Ophélie avait plongé la main dans sa poche, en avait sorti son smartphone. La petite source de lumière lui avait redonné courage. D’une main assurée, elle avait éteint la lumière des vestiaires et avait plongé dans les ténèbres. L’horrible sensation refaisait surface et la harcelait de nouveau, plus intense. Loin de l’aider, le smartphone la faisait briller comme un phare dans la nuit, la rendait plus vulnérable que jamais. Ophélie avait pressé le pas, les oreilles bourdonnantes, prête à réagir à la moindre alerte. Un craquement sinistre avait parcouru le bâtiment et la jeune femme avait tout à fait cédé à la panique. Délaissant toute velléité de combat, elle avait couru comme le vent jusqu’à la porte, avait perdu quelques secondes précieuses à tenter de l’ouvrir. Des hurlements silencieux, étranglés, lui obstruaient la gorge tandis qu’elle sentait son esprit sombrer dans la folie. Enfin, elle avait touché le dispositif d’ouverture automatique, avait pressé de tout son poids. Elle s’était retrouvée sur le parking et, sans

un regard en arrière, avait piqué un sprint vers le car dont les phares brillaient sur le parking. Elle avait percuté Martin sur le seuil du véhicule. L’adolescent avait scruté son visage avec inquiétude.

— Ça va ? tu as ses affaires ?

Elle l’avait repoussé vers l’intérieur, pressée de fermer les portes, d’être à l’abri.

— Tout va bien, allez monte !

Une fois assise, elle avait risqué un coup d’œil vers l’entrée du bâtiment. Près de la porte, une silhouette massive la dévisageait avec un sourire carnassier. Elle avait détourné les yeux, enfoncé la tête dans le dossier de son siège. Non. C’était impossible. Pas lui !

Un rayon de soleil filtra entre les paupières fermées, débusqua la pupille endormie. Ophélie grogna, dérangée dans son sommeil, et se pelotonna plus avant sous la couette, à la recherche des dernières miettes de nuit. La navette l’avait déposée aux petites heures devant sa porte, après un détour obligatoire par Lier et le centre d’entraînement. Le trajet avait été morne et silencieux, chacun enfermé dans sa solitude, incapable de trouver les mots pour exprimer sa détresse. Audran avait tenté quelques soupirs, cherché un contact, en vain. Les autres l’avaient esquivé, le nez résolument tourné vers les fenêtres, vers le paysage et les lampadaires qui défilaient le long de l’autoroute. Ophélie se tourna dans le lit, gigota d’une épaule à l’autre, sur le dos, en chien de fusil, mais le sommeil la fuyait de plus en plus. Excédée, la jeune femme jeta l’éponge et ouvrit les yeux. Les événements de la veille refluent dans sa mémoire, lui arrachèrent une plainte sourde. Elle rejeta les couvertures et se leva d’un bond. Le GSM dormait sur la table basse, dans le salon. Elle n’avait pas voulu l’emporter avec elle, dans son intimité, son sanctuaire. Elle ne craignait rien ici, trois étages au-dessus du sol, sans aucune aspérité pour accéder à son pigeonnier. Cependant, la sécurité est une notion aux contours flous, mouvants et les téléphones peuvent parfois prendre des allures de chevaux de Troie. Ophélie jaugea l’appareil avec appréhension, les yeux rivés sur le LED bleu qui clignotait, inoffensif, dans le coin gauche de l’écran. Elle redoutait les notifications qui ne manqueraient pas de s’afficher dès qu’elle le sortirait de veille. Geoff aurait su quoi faire, trouver les mots justes pour la reconforter, la conseiller. Il aurait balayé ses peurs jusqu’à ce qu’elle en rie. Il avait cette force de transformer la vie en farce loufoque, même dans ses aspects les plus sombres. Son absence avait creusé un cratère abyssal et vorace, qui grignotait petit à petit le sol autour d’elle, engloutissant toute lumière. La jeune femme domina à grand-peine ses idées noires et s’ébroua.

— Réfléchis, enfin ! C’est impossible.

Elle cueillit le téléphone et, les traits durcis, consulta ses messages. Constata avec soulagement que ses seuls appels en absence provenaient d’un téléphone ami : Tim. Elle vérifia l’heure sur l’écran. Selon toute apparence, le médecin avait reçu le résultat des analyses de Killian. Elle s’installa dans le canapé et recomposa le numéro. Raccrocha aussitôt : l’heure était grave, elle n’avait pas la force d’aborder cela l’estomac vide et la fleur au fusil. Elle disparut dans la cuisine et brancha la machine à espresso. Une odeur de café frais se répandit dans l’appartement, des effluves chauds et ronds qui enveloppèrent la jeune femme dans un cocon doux et rassurant. La tasse lovée au creux de ses paumes, Ophélie se carra dans le fauteuil, en tailleur, et enclencha l’appel

automatique. Le médecin avait décroché au bout de deux sonneries.

— Prépare-toi à une sacrée surprise.

Il avait la voix rauque, cassée par une nuit blanche, hachée par des bâillements incessants. La lassitude qui perçait sous le ton monocorde en devenait presque palpable.

— Ils ont rassemblé les deux affaires sous une même gouvernance.

— C’est-à-dire ?

— Je viens de passer deux heures avec ton copain le procureur.

Un vertige assaillit Ophélie. Les paroles acerbes de l’entraîneur, la veille, lui bourdonnèrent de nouveau aux oreilles.

— Ils croient que c’est lié ?! !

— Ben...deux meurtres dans le même club en moins d’une semaine...

La jeune femme secoua la tête, sceptique. Effrayée, aussi, des implications que cela pouvait sous-entendre.

— OK, mais il n’y a aucune preuve qu’ils soient liés. Je veux dire, rien n’interdit de penser qu’on a affaire à deux affaires séparées. On ne prend pas de conclusions un peu trop hâtives, là ?

— C’est une mesure de précaution, apparemment.

— Et on est sûrs que Killian a été empoisonné ?

Tim soupira, la jeune femme devina le haussement d’épaules de l’autre côté du fil.

— Je t’ai envoyé le rapport d’analyses par email. Regarde et dis-moi ce que tu en penses, Sherlock.

Ophélie fouilla dans le sac qui se trouvait à ses pieds, en extirpa le fin rectangle noir de la tablette. Le rapport s’afficha au bout de quelques clics. Outre les relevés habituels, une demi-douzaine de molécules avaient été détectées en concentration élevée dans le sang du garçon. La jeune femme parcourut les noms avec une stupéfaction grandissante : phospholipase A2, hyaluronidase, phosphatase acide, mellitine, acétylcholine, dopamine, histamine et diverses kinines.

— Du venin d’abeille ?! !

Le médecin laissa échapper un rire sec et sans joie.

— Plutôt original, n’est-ce pas ? Je me suis renseigné, les taux correspondent à l’équivalent d’un bon millier de piqûres. Killian n’avait aucune chance.

— Mais...on l’a ausculté, hier. Il n’avait aucune trace !

Tim grogna, se râcla la gorge. Il luttait contre l’émotion qui le submergeait.

— Il disent qu’il l’aurait ingéré. On a retrouvé des traces dans son estomac.

— On lui a fait boire du venin d’abeilles ? mais quand ?! !

— Ça, c’est la question à un million de dollars, ma grande.

Ophélie resta un long moment affaissée dans son siège, les yeux fixés sur l’écran où le rapport s’affichait, dans une suite insensée de pixels noirs sur blancs. Au prix d’un effort désespéré, elle repassa la bande de l’avant-match dans sa tête, sans arriver à y ancrer Killian. Les derniers moment du jeune footballeur avant sa chute lui échappaient, elle était incapable de le replacer dans les vestiaires ou sur le terrain. Toute la soirée se perdait dans une brume ouatée jusqu’à la chute. Toute cette histoire n’avait aucun sens. Qui pouvait être assez fou, malade, pour exécuter quelqu’un de cette

manière ? Et quand avait-il frappé ? comment avait-il pu persuader le joueur d’ingérer le poison ? C’était comme si le Nigérian avait été victime d’un crime impossible à localiser. Une étincelle s’alluma dans la tête de la jeune femme, pour s’éteindre à la seconde suivante. Deux idées s’étaient télescopées dans son subconscient, avaient levé une piste, un détail qui lui échappait encore. Ophélie ferma les yeux, se concentra sur les dernières bribes d’excitation produite, tenta de reproduire l’effervescence, de débusquer et ramener au premier plan le train de ses pensées. Elle lâcha prise, se laissa guider dans le labyrinthe de son esprit, suivit sans protester, sans les analyser ou les enregistrer, les divers flashes de lumière et d’images qui se bouscuaient dans sa tête. Un tressaillement fébrile lui agita les entrailles. Elle approchait du but. Elle tendit la main dans un geste inconscient, un sourire à fleur de lèvres. Le buzz de la sonnerie lui vrilla les oreilles. Arrachée sans précaution à la méditation, Ophélie sauta un battement de cœur et faillit renverser son fond de café. Un éclair de colère lui traversa le corps, rétablit toutes les connections en simultanée. Le juron lui échappa dans un grondement hargneux.

— Mer-de !! !

Elle se leva d’un bond, prête à atomiser son visiteur importun et tout ce qu’il y avait entre eux. Appuya d’un doigt rageur sur le vidéophone. Le visage dévasté de Martin apparut sur l’écran bleuté, Ophélie soupira, sa colère soudain évanouie.

— J’ai à peine dormi, je le vois toujours allongé sur la civière, dans le vestiaire. J’arrive pas à me le retirer de la tête.

Ophélie étira un sourire de compassion et ne répondit pas. L’adolescent avait besoin de s’épancher, évacuer le trop-plein. Elle lui tendit une tasse fumante et s’installa dans le rocking-chair. Martin balaya la pièce d’un coup d’œil curieux.

— J’avais pas fait attention, la dernière fois, mais c’est chouette, chez vous.

La jeune femme accepta le compliment d’une brève inclinaison de la tête. Désorienté, il passait du tutoiement au vouvoiement et vice-versa sans transition. Elle décida de ne pas relever. Martin soupira, mal à l’aise, puis son regard s’éclaira.

— Oh, vous avez repris les affaires de Killian ?

Surprise, Ophélie se retourna et avisa le sac au pied de la table de la salle à manger. Elle ne l’avait pas lâché depuis sa mésaventure de la veille dans les couloirs du stade. Tout à coup, l’étincelle furtive s’afficha en panneau lumineux dans sa tête. Bien sûr ! Elle se précipita sur le duffel bag et le vida avec la même précipitation qu’elle avait mis à le remplir.

Martin, impressionné par son agitation, la suivait des yeux sans rien comprendre.

— Tout...Tout va bien ?

Ophélie ignore la question, tout entière concentrée sur ses recherches. Un mince flacon en verre s’échappa de son écrin et roula sur la table. Elle s’en empara avec un cri de triomphe et le tourna jusqu’à voir l’étiquette. Alyostal Apis Mellifera. Du venin d’abeilles thérapeutique ! Sans un regard pour Martin qui ne comprenait rien à son agitation, Ophélie fourragea dans la liasse de papiers qui traînaient et en exhuma un bristol à moitié plié, au logo du Palais de Justice.

À suivre....